

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 13 JUILLET, 1844.

Nous tirons ce qui suit d'une lettre privée que nous écrit un de nos amis de Montréal : —

Vous autres Québécois vous devez crever de dépit sur votre vieille roche décrépite et lézardée de voir que Montréal gobe aujourd'hui tout ce que vous aviez de beau jadis. Eh bien consolez-vous ; l'avantage de posséder le siège du gouvernement n'est enviable que pour quelques gros poissons qui dévorent les petits, les autres en souffrent plutôt qu'ils n'y gagnent. Moi par exemple qui n'ai pas grand-chose à faire avec les autorités je me trouve relégué par la cherté des loyers à un pauvre coin d'un faubourg que j'aurais regardé du haut de ma grandeur il n'y a que quelques années. Ainsi vont les choses et ceux de mes compatriotes qui aujourd'hui par un effort désespéré de patriotisme ou par amour-propre portent le luxe jusqu'à vouloir tenir bon dans les beaux quartiers, seront bientôt repoussés par les nouveaux venus plus riches ou plus favorisés.

Le Montréal canadien s'en va au grand galop pour faire place à un Montréal bâtarde qui ne sera ni une bonne ville française d'autrefois, ni une ville française d'aujourd'hui, ni une ville anglaise ou américaine ou haut-canadienne ; mais un peu de tout cela. La civilisation britannique y marche à pas de géants ; déjà nous avons eu les élections à coups de bâton, l'émeute et les dragonnades ; ensuite sont venus les éblouissants étalages des habits, des chevaux, des équipages ; je connais de mes voisins et voisines qui s'enlèvent chez le boulanger et le boucher pour aller jeter le billet de banque (la piastre d'argent dur est passée de mode ; on n'en voit plus ; c'est rococo ça sonne l'arrière comme dirait un parisien ; on pour parler plus juste ça ne sonne plus du tout, comme vous diriez vous même) sur le comptoir du marchand de nouveautés ; j'en connais d'autres qui vont à cheval et qui décemment auraient je crois de la peine à aller à pied. N'importe ; on fait du bruit, on tourbillonne, on s'étourdit et on se dit civilisé, avancé, fashionable, dandy, *sportsman*, et cela dure tant que ça peut.

Ensuite on a vu le luxe des magasins ; tout dehors et rien dedans ! il en est ici, me dit-on dont l'arrangement coûte plus que les marchandises qu'ils contiennent. Cela me rappelle une étrene que mon père me donna un beau jour de l'an quand j'étais petit, c'est-à-dire qu'il y a déjà assez d'années pour que je puisse appeler ça le bon vieux temps : on vit si vite à présent ! ah mais je ne vous disais pas en quoi consistait l'étrene de mon père. Eh bien c'était une superbe bourse de soie brochée d'or, à glanda et fermoir d'argent, une chose enfin des plus riches et des plus mignonnes à la fois ; mais je n'avais rien à mettre dedans que, de temps à autre, quelques gros sous de cuivre ; je ne la tirais que pour marchander mais je n'achetais jamais rien ; un beau jour que j'étais en promenade j'eus faim de pain d'épices, je vendis ma bourse pour avoir un peu d'argent. Les marchands de Montréal sont un peu comme moi, aussi commencent-ils à m'imiter. La civilisation a fait un pas de plus que de nous amener le luxe : elle nous apporte la banqueroute. Il y a, m'assure-t-on, des marchands qui font grand étalage (à même un momentané crédit) pour faire parler d'eux et pouvoir obtenir une bonne place de commis. C'est l'ambition prise par son gros bout.

Avec les émeutes, le gouvernement, le luxe, la banqueroute, les pavés de bois et le gaz, le progrès vient encore de nous amener les escrocs de Londres, les